

ODEON
THEATRE DE L'EUROPE

LETTRE N° 3

janvier / février / mars 2008

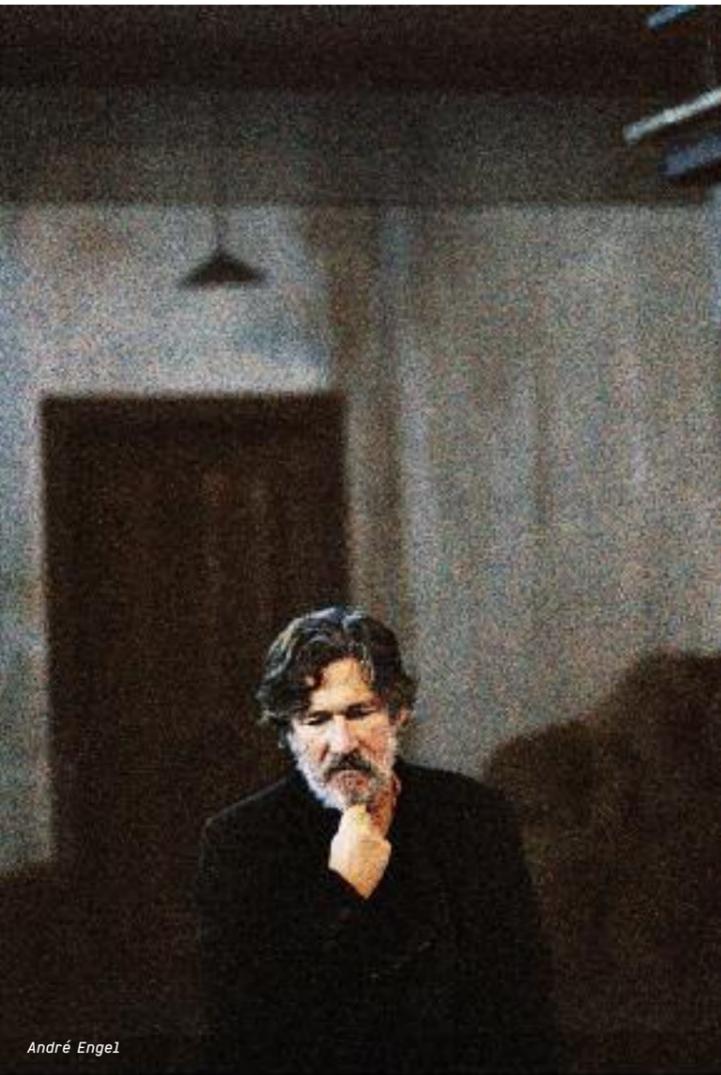
10 janvier > 23 février *La Petite Catherine de Heilbronn*

24 janvier > 29 mars *L'École des femmes*

La Petite Catherine de Heilbronn

création

d'HEINRICH VON KLEIST mise en scène ANDRÉ ENGEL



La Petite Catherine de Heilbronn ou l'épreuve du feu, que Kleist compose un an après Penthesilée, fut longtemps sa pièce la plus populaire auprès du public allemand. L'intrigue, qui se déroule à l'époque médiévale, fait songer à un conte : Catherine, une jeune orpheline de mère âgée d'à peine seize ans, de naissance modeste, quitte tout, du jour au lendemain, pour suivre sur les routes, sans une plainte et sans un mot d'explication, le Comte Wetter von Strahl. Effaré, le père de Catherine en vient à attribuer des causes surnaturelles à son attitude : selon lui, Strahl doit avoir ensorcelé la malheureuse. Il lui intente donc un procès devant l'imposant Tribunal de la sainte Vehme, afin de le contraindre à rendre compte de ses actes. La pièce s'ouvre sur la première séance du procès, qui voit s'affronter le vieux Théobald, persuadé que sa fille est envoûtée, et le Comte, qui plaide sa bonne foi et certifie n'avoir jamais vu le visage de Catherine avant une rencontre de hasard qui eut lieu en présence du père. Ce qui est d'ailleurs la stricte vérité. Pourquoi donc la jeune femme s'est-elle jetée à la suite de Strahl, sans que rien ne puisse l'arrêter ? Contre toute attente, un premier interrogatoire mené par le Comte en personne ne fera qu'aggraver le mystère...

Catherine comme dans *Le Prince de Hombourg*, *La Bataille d'Hermann*, *Penthesilée*, *Michael Kohlhaas* ou *Le Duel* (entre autres), la justice des hommes, au même titre que leurs autres désirs, se fraye passionnément un chemin dans le sang. C'est au sein de ce monde convulsé que l'épreuve du feu intervient, révélant une vérité impensable mais dont le réel, dans sa banalité et sa brutalité quotidiennes, devra pourtant s'accommoder.

La Petite Catherine s'ouvre bien sur une scène de tribunal secret, souterrain, mystérieux, devant lequel Kätchen se croira un instant, comme en un rêve, transportée au jour du Jugement Dernier. Mais cette ouverture est un peu un piège. Ce tribunal de la sainte

Un monde qui, selon Kleist, a pour lui première le conflit.

L'épreuve du feu, l'expérience du rêve

«L'épreuve du feu» : pourquoi Heinrich von Kleist a-t-il donné à sa pièce ce sous-titre un peu énigmatique ? Pourquoi est-il obsédé par le jugement de Dieu, qui apparaît si souvent dans son œuvre ? Sans doute parce qu'il est le signe visible de l'intervention de l'absolu dans les affaires d'ici-bas. Une folie, mais aussi un transcendant trait de foudre qui déchire souverainement la finitude du monde. Un monde qui, selon Kleist, a pour lui première le conflit. Dans la plupart de ses nouvelles et de ses drames, la guerre fait partie du cours naturel des choses : dans *La Petite*

Vehme, malgré son nom et sa solennité, n'a rien de sublime ni de mystique. Les juges qui le composent, quand ils cherchent à comprendre l'incroyable récit

Catherine incarne-t-elle un sommet d'innocence ou le comble de l'impureté ?

de Théobald, le père de la jeune héroïne, tentent au contraire de s'appuyer sur des indices rationnels ou naturels, sur des données ou des coordonnées de notre monde : si Catherine suit le Comte von Strahl où qu'il aille, il faut bien qu'il l'ait séduite. Et donc, il faut bien que cette séduction «se produise», comme le remarque l'un des juges, «en un lieu et à un moment donnés». Mais qu'est-ce qu'un lieu, qu'est-ce qu'un moment en une telle affaire ? Que sont le temps et l'espace de ce domaine hors du

monde dont la petite Catherine semble être l'émanation ? Théobald, qui l'a vue poser son premier regard sur le Comte et tomber aussitôt face contre terre «à ses pieds, comme si un éclair l'avait foudroyée», a raison de soupçonner l'intervention d'une puissance surnaturelle. Simplement, il a tort de lui supposer une nature démoniaque.

Comment faire, cependant, pour distinguer entre les effets de la sorcellerie et ceux de la grâce ? Catherine incarne-t-elle un sommet d'innocence ou le comble de l'impureté ? Kleist suggère une première réponse à même son écriture. Avant la comparution de Catherine devant la sainte Vehme, les débats sont conduits en prose ; dès l'entrée de l'héroïne, l'interrogatoire se déroule en vers. Telle est Catherine. Elle est, à elle



seule, et sans le savoir, comme l'irruption ici-bas d'un autre monde qui aurait l'innocence énigmatique et transparente des songes, et où le langage même s'élèverait à une nouvelle puissance.

Autour de Catherine, à plus d'une reprise, un trouble étrange s'empare des esprits. Le Comte von Strahl, tout particulièrement, semble frappé d'une distraction ou d'une amnésie inexplicables. Par exemple, pendant qu'il interroge Catherine, il semble parfois oublier dans quel but il lui pose ses questions, comme s'il était fasciné à son insu par une vérité qu'il pressent et

qu'elle seule pourrait lui révéler, ou par un souvenir inconnu qu'il chercherait à recouvrer. À croire que l'hypnotiseur succomberait autant que sa patiente au pouvoir de son magnétisme. Strahl finira par obtenir la révélation à laquelle il aspire, mais seulement à l'issue d'un second interrogatoire plus mystérieux encore que le premier. Au cours de ce dialogue sans témoins, Catherine ne se découvre enfin, et ne confirme au Comte ses certitudes intimes, que parce qu'elle est endormie. Elle ne peut se déclarer qu'en étant absente à elle-même. Et pourtant, elle est alors en présence de

Heinrich von Kleist

Heinrich von Kleist naît le 18 octobre 1777 à Francfort-sur-l'Oder dans une famille d'aristocrates prussiens de tradition militaire. À quinze ans, il entre au régiment de la Garde de Potsdam et prend part jusqu'en 1795 à la campagne du Rhin, qui oppose les troupes allemandes à l'armée de la révolution française. En 1799, renonçant à la carrière militaire, il reprend des études, se fiance avec Wilhelmine von Zenge, entame une vie d'errance à travers l'Allemagne, la France, l'Italie, la Suisse, dont sa correspondance avec Wilhelmine porte témoignage. Ses premières tentatives dramatiques datent de cette époque (mais Kleist brûle le manuscrit de son *Robert Guiscard*). Pendant quelque temps, il se fixe à Königsberg et à Berlin, travaillant à son *Amphitryon* (1807) et à sa *Penthesilée* (1807/1808), avant d'être arrêté par les forces d'occupation napoléoniennes comme espion et emprisonné au Fort de Joux. Après sa libération, en juillet 1807, il fréquente le cercle des romantiques de Dresde (Adam Müller, Ludwig Tieck), fonde la revue *Phöbus*, achève sa comédie *La Cruche cassée* ainsi que *La Petite Catherine de Heilbronn* et *La Bataille d'Hermann*, à la gloire du patriotisme germanique. À Berlin, il se lie avec Achim von Arnim et Clemens Brentano, continue d'écrire des essais et des nouvelles, fonde un quotidien, les *Berliner Abendblätter*, qui rencontre un grand succès avant de se heurter à la censure. Le 21 novembre 1811, après avoir achevé *Le Prince de Hombourg*, Kleist se suicide au bord du Wannsee avec sa bien-aimée, Henriette Vogel, atteinte d'un mal incurable. Il vient d'avoir trente-quatre ans.

son bien-aimé, elle lui parle face à face. Strahl se découvre ainsi dédoublé à son insu – c'est-à-dire à la fois dans notre monde dit «réel» où les spectateurs peuvent le voir auprès de Catherine assoupie, et en train de jouer son propre rôle dans le paysage intérieur d'un rêve où seule sa bien-aimée peut le contempler. Strahl, comme Catherine, est porteur d'un secret. Et le secret que Strahl et Catherine recèlent chacun de son côté est un seul et le même : quelque part aux confins du temps ordinaire, ils se sont déjà rencontrés en rêve. Dès lors qu'ils le découvriront et que leur reconnaissance sera enfin mutuelle, c'est à partir de cette éblouissante rencontre, miraculeuse et infaillible pierre de touche, que devra bon gré mal gré se définir ce qu'on appelle la réalité. Peu importe dès lors que la fiancée du Comte doive être fille de l'Empereur. Catherine doit l'être, et tant pis si cela paraît impossible ou insensé. Si le rêve l'a décrété, il faut que cela soit. Armé de cette certitude, Strahl peut dès lors descendre sans crainte dans la lice pour établir l'identité véritable de sa bien-aimée : même si la vérité paraît inconcevable, le jugement de Dieu ne peut faillir. Chacun des deux amants découvre donc à l'autre la nature de son identité la plus profonde. Catherine permet à Strahl de reconnaître le visage de son amour ; Strahl donne à Catherine de connaître le secret de sa naissance. Et ce qui scelle et garantit la vérité de cette révélation réciproque est une rencontre d'outre-monde. Pour Kleist, le réel de l'amour n'est pas de ce monde : il y fait irruption, il y surgit du fond d'un songe. Qu'il y ait une part de vertige dans cette exigence spirituelle, que ce rêve d'un couple idéal porte la trace d'un excès un peu fou, Kleist était le premier à le savoir. Lui-même, dans sa correspondance, soulignait que la petite Catherine est le «pôle opposé» de l'autre grande héroïne sur laquelle il venait de travailler l'année précédente – Penthesilée qui dévora la chair de son amant. Selon André Engel et son dramaturge, Dominique Muller, malgré les apparences, il ne peut donc y avoir de *happy end* à une telle histoire : derrière la sainte médiévale, la sanglante reine des Amazones n'est pas si loin. Strahl conduira bien sa chère Catherine à l'église, mais en la portant évanouie dans ses bras : le dernier mot de l'union devant Dieu nous échappe à tout jamais. Et la plaie de l'amour, qui n'est pas de ce monde, reste à jamais ouverte.

Daniel Loayza

Pour Kleist, le réel de l'amour n'est pas de ce monde.

Généralité

avec Bérangère Bonvoisin, Evelyne Didi, Jean-Claude Jay, Jérôme Kircher, Gilles Kneusé, Arnaud Lechien, Anna Mouglalis, Tom Novembre, Julie-Marie Parmentier, Fred Ulysse

texte français Pierre Deshusses
version scénique André Engel et Dominique Muller

dramaturgie Dominique Muller
scénographie Nicky Rieti
lumières André Diot
son Pipo Gomes

costumes Chantal de la Coste-Messelière
maquillages et coiffures Paillette

production Odéon-Théâtre de l'Europe, Le Vengeur Masqué

La Petite Catherine de Heilbronn

10 janvier > 23 février 2008 • Ateliers Berthier / 17 •

Ouverture de la location le jeudi 20 décembre 2007
Tarifs : de 13€ à 26€ (série unique)

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h,
relâche le lundi

Le Monde



L'École des femmes

création

de MOLIÈRE

mise en scène JEAN-PIERRE VINCENT

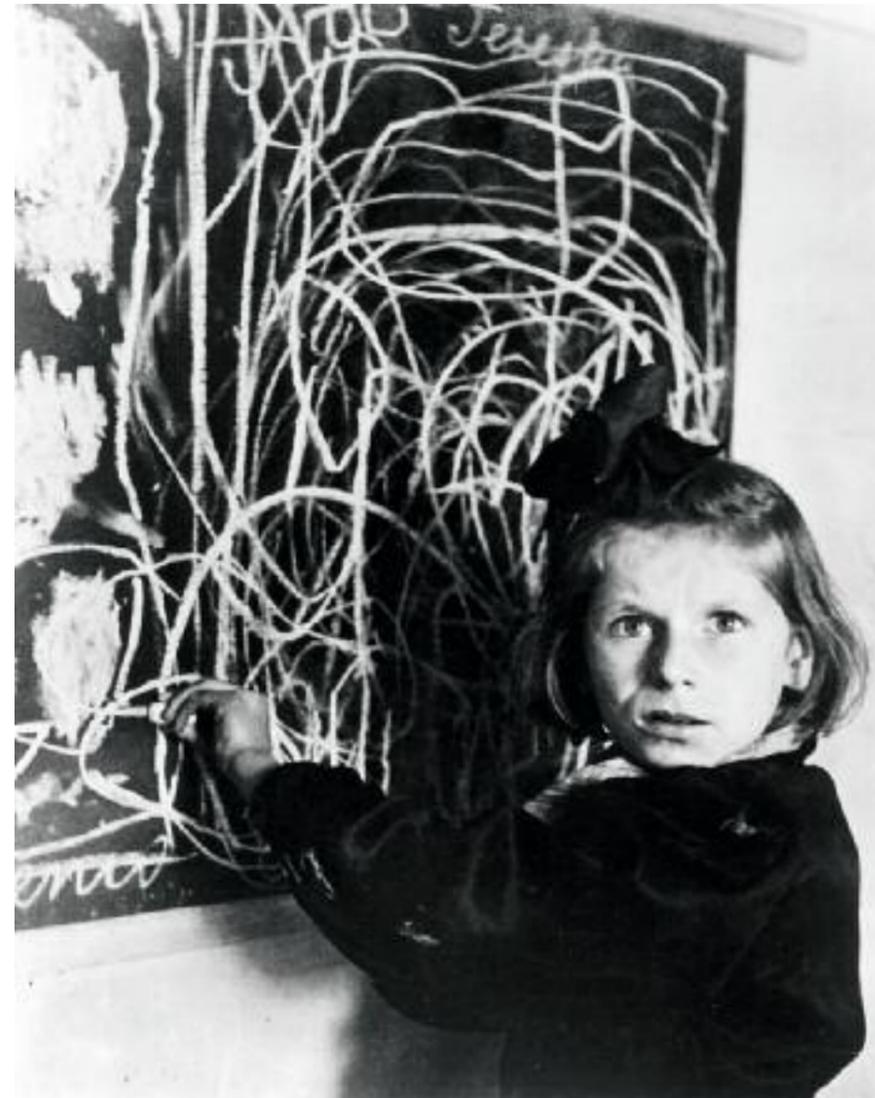
Depuis 1977, tous les dix ans ou peu s'en faut, Jean-Pierre Vincent se fixe un rendez-vous avec Molière. Après *Le Misanthrope*, après *Les Fourberies de Scapin* marquées par l'interprétation de Daniel Auteuil (1990), dix ans après *Tartuffe*, le voici qui retrouve Auteuil pour lui confier le rôle principal d'«une aurore de théâtre et d'humanité» qui est la première attaque de grande portée lancée par Molière contre certains mécanismes de pouvoir – d'ailleurs toujours actuels, et aussi actifs que jamais. Arnolphe veut en effet croire qu'il peut manipuler à volonté la nature féminine en la formant à sa guise. Ou plutôt en la déformant, puisque l'«éducation» qu'Arnolphe réserve à Agnès, n'étant qu'une sorte d'élevage, est la négation même de l'éducation. À ses yeux, l'autorité absolue du tuteur doit tenir toute la place où devrait s'inscrire l'autonomie et la liberté de sa pupille. Coupée du monde, Agnès ne serait ainsi qu'une marionnette pour ventriloque.

Arnolphe devra admettre que la matière de l'humanité n'est pas qu'une sorte de pâte à modeler passive. Et le vieux tyran apprendra aussi à ses dépens que si l'on veut chasser le monde par la porte, il rentrera par la fenêtre. À moins, tout simplement, qu'il ne soit déjà dans la place...

«Travailler une pièce classique, c'est allumer une bougie par les deux bouts». C'est le philosophe Ernst Bloch qui disait cela. Sans historicité du propos, l'œuvre devient (au moins en partie) incompréhensible.

Sans l'urgence d'un écho présent, elle devient inutile. C'est ainsi, comme nous l'avons d'ailleurs toujours fait, que nous allons entrer dans *L'École des femmes* du sieur Molière.

C'est bien aujourd'hui que nous montons la pièce, et non pas hier, non pas pour hier. Le passé doit servir le présent, et non l'inverse. Ce n'est pas par goût de la consommation des chefs-d'œuvre que nous l'avons choisie – si «admirable» soit-elle. Mais le présent est-il pleinement appréhendable sans une connaissance (et une critique) de ses antécédents ?





Ces filles enfermées / cachées / violées un peu partout dans le monde, ces mâles à la fois fragilisés et autoritaires, ces ruées dans l'obscurantisme religieux pour des raisons qui n'ont rien de spirituel, tout ce qui constitue le paysage de nos faits divers et de nos tragédies quotidiennes, tout cela est déjà présent dans *L'École des femmes*.

Molière n'est pas «notre contemporain», non. Il y aurait maldonne à actualiser les formes visibles du récit. Il y a beaucoup plus grand intérêt à retrouver, dans nos constantes nationales, dans notre culture transmise contre vents et marées, les racines de certains errements actuels. Contrairement à un sentiment aujourd'hui trop répandu, nous ne sommes pas nés de la dernière averse. L'accélération du temps, certes, nous bouleverse, mais elle ne fait pas de nous des êtres

C'est parfois en riant que l'intelligence se manifeste le mieux.

absolument nouveaux. Un siècle est mort – et d'autres avant lui – et dans ce siècle qui commence, nous sommes toujours des êtres historiques.

Monter *L'École des femmes* aujourd'hui, c'est pratiquer un constant voyage aller-retour, de mot en mot, d'entrée en sortie, d'acte en acte, entre ce XVII^e siècle et le nôtre, entre Molière (drôle de bonhomme !) et nous. *L'École des femmes* représente un saut dans l'œuvre de Molière. Et ce saut se produit durant la pièce : on y voit concrètement l'ancienne farce se métamorphoser en grande comédie, si rayonnante et ample qu'elle peut sans peine accueillir le drame en son sein. *L'École des maris*, juste un an avant, était encore une petite forme, une démonstration gracieuse, mais limitée dans ses ambitions. Ici, d'acte en acte, on sent jaillir et grandir une veine poétique sans précédent, qui engage Molière dans la série des grands chefs-d'œuvre. On peut aisément tirer la pièce vers le noir, l'ambiance carcérale, la

mélancolie du vieillissement, l'imbécillité générale... Nous voudrions respecter le geste originel de l'acteur Molière, celui de la farce la plus haute et la plus significative. C'est parfois en riant que l'intelligence se manifeste le mieux.

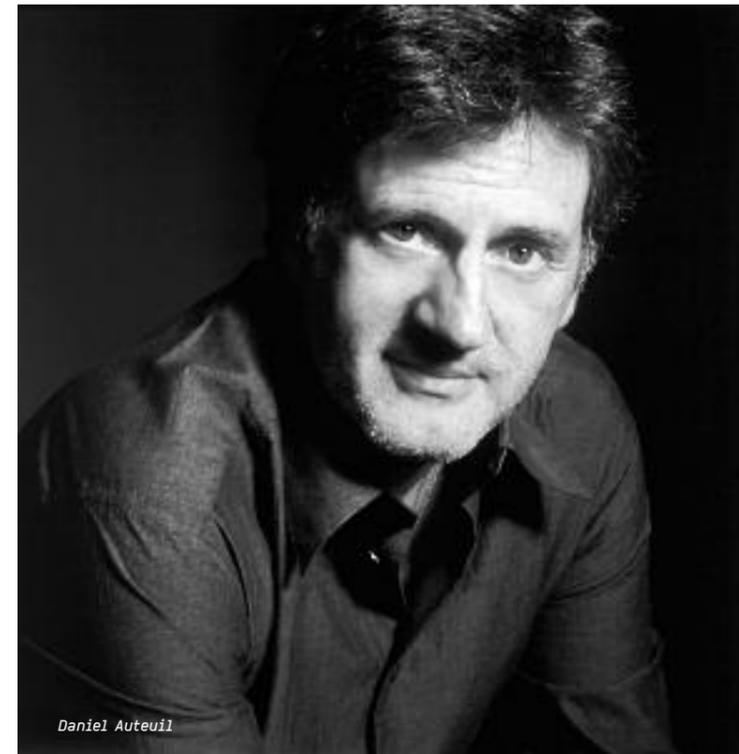
On sait aussi que Molière s'engage ici dans un bras de fer, qu'il allume un feu qui va le brûler quelque temps. Ce poème théâtral si limpide et si simple en apparence déclencha aussitôt des réactions (littéraires, politiques et morales) d'une grande violence. Et cela n'allait pas cesser durant quatre ans, car Molière ne baissa pas les bras.

La coterie bigote et réactionnaire ne voulait pas de cette «école» ? Il leur servit *Tartuffe* sous ses diverses formes ; il fit semblant de se divertir ailleurs avec *Dom Juan*, pour mieux revenir à la charge dans les trois derniers actes. Ce n'est qu'à la fin du *Misanthrope*, fourbu par ces luttes contre l'hypocrisie, qu'il laisse partir «au désert», avec Alceste, son engagement direct dans le monde des pouvoirs. Ensuite, il daubera de diverses façons sur le bourgeois pour amuser toutes les galeries. Cette valeur de pamphlet doit aussi nous animer aujourd'hui. Car en trois siècles et demi bien des choses ont changé... et bien des choses semblent n'avoir pas changé.

Que nous raconte la pièce, en effet ? Un homme (Arnolphe) obsédé par la tromperie féminine s'est emparé d'une petite fille (Agnès) pour en faire un jour sa «femme idéale». Il l'a enfermée chez lui, à l'écart du monde, la laissant dans l'ignorance des choses de la vie. Elle a grandi ainsi, dans ce qu'il appelle la sottise. Un jour, la jeune fille tombe amoureuse d'un jeune passant (Horace). Alors, pour la tirer des griffes de l'amour juvénile, notre homme a un urgent besoin que

«Inutile, dit-elle, de me demander de la raison : je suis sottée».

sa prisonnière fasse preuve de «raison». «Inutile, dit-elle, de me demander de la raison : je suis sottée». C'est ainsi qu'elle lui échappe, pas si sottée. Combien de jeunes filles aujourd'hui sont enfermées «pour leur bien» (et pas seulement par des psychopathes) ? Combien de jeunes gens aujourd'hui sont abandonnés hors de l'école, dans un monde sans travail et sans attrait ? Et le jour où la classe «responsable» a besoin qu'ils soient raisonnables, ils mettent le feu : façon «sottée» d'affirmer leur existence et leur liberté bafouée. L'École ici n'est pas celle du feu, mais celle de l'amour et de la «nature» échappant irrésistiblement à la contrainte peureuse. *L'École des femmes*, c'est aussi, ou d'abord, cela : l'explosion utopique de sentiments naturels, animaux, qui franchissent toutes les barrières de la raison raisonnable. Oh, nos jeunes amis ne sont pas des génies, pas des surdoués, non ! Agnès et Horace sont des personnes très ordinaires, loin du luxe baroque de Roméo et Juliette : une naïve et un gaffeur, comme on



Daniel Auteuil

en voit dans les feuilletons, des ados comme il peut y en avoir tant. Et c'est là qu'intervient le miracle utopique qui transcende un récit qui pourrait patauger dans la médiocrité : l'intelligence arrive à Agnès par des chemins ravissants, imprévisibles. Molière, l'inquiet, le tourmenté, plaide ici pour la gaieté profonde de la vie des sens.

Et il y a encore d'autres apparitions, un monde qui tourne autour du cauchemardeux Arnolphe. Il y a Chrysalde, «l'ami». Mais comment donc deux types aussi disparates peuvent-ils être amis ? Le grand bourgeois parisien permissif, voire libertin, avec le narquois tortionnaire ? C'est que le réel de Molière ne passe pas par le «réalisme» : il a toujours besoin de ces couples improbables qui mettent le monde en débat, qui discutent à perte de vue alors qu'ils n'ont rien à se dire, se prenant mutuellement pour des fous. C'est cela aussi, la vie.

Il y a Georgette et Alain, les serveurs recrutés eux aussi pour leur simplicité d'esprit, et qui se libèrent

de même qu'Agnès, parce que la raison (d'Arnolphe) devenue folie ne peut être vaincue qu'en revenant aux conceptions les plus simples, aux réflexes vitaux. Il y a un notaire, très sérieux, emporté par le flot de l'absurde bouffonnerie. Il y a enfin l'Amérique qui débarque, sous la figure du père exilé et qui a fait fortune, *homo ex machina*, sans qui l'histoire ne finirait pas comme un conte de fées.

Jean-Pierre Vincent

Générique

avec Daniel Auteuil, Jean-Jacques Blanc, Bernard Bloch, Michèle Goddet, Pierre Gondard, Charlie Nelson, Lyn Thibault, Stéphane Varupenne

dramaturgie Bernard Chartreux
décor Jean-Paul Chambas
lumières Alain Poisson
costumes Patrice Cauchetier
maquillages Suzanne Pisteur

production Studio Libre, Odéon-Théâtre de l'Europe

L'École des femmes

24 janvier > 29 mars 2008 • Théâtre de l'Odéon / 6^e

Ouverture de la location
le jeudi 3 janvier 2008 (représentations du 24 janvier au 29 février)
le jeudi 31 janvier 2008 (représentations du 1^{er} au 29 mars)

Tarifs : 30€ - 22€ - 12€ - 7,50€ (séries 1, 2, 3, 4)

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, *relâche le lundi*



En audio-description, dimanche 17 et mardi 19 février 2008.
Contactez-nous au 01 44 85 40 37
ou marie-julie.amblard@theatre-odeon.fr



Présent composé

Voici la troisième lettre de cette saison, et avec elle, l'annonce d'un Présent composé qui s'invente tout au long de l'année.

C'est sous le signe de la découverte que nous vous invitons d'abord à venir écouter *L'Orestie* d'Eschyle dans la nouvelle version d'Olivier Py. Son auteur souhaite lui-même l'entendre une première fois, en amont de la création du mois de mai. Nous aurons ensuite la chance d'accueillir pour une soirée exceptionnelle Russell Banks. Il nous lira, le jour de sa parution en France, des extraits de son nouveau roman. Nous

poursuivrons avec une lecture du dernier texte d'Henry Bauchau, figure majeure de la littérature d'aujourd'hui.

Nous vous proposons également deux rendez-vous importants : les quatrième et cinquième Ateliers de la pensée. Nourris de l'énergie de la parole dramatique, ils seront l'occasion de penser non pas seulement le théâtre, mais à partir du théâtre, en abordant avec la plus grande exigence intellectuelle des sujets universels, afin de répondre à notre soif de sens.

La Cité du théâtre

Lectures

Vendredi 11 et samedi 12 janvier à 18h / Théâtre de l'Odéon – Petit Odéon

L'Orestie d'Eschyle nouvelle version d'Olivier Py

Lecture à trois voix et en deux soirs du texte intégral, *Agamemnon* le vendredi, *Les Choéphores* et *Les Euménides* le samedi.

Lundi 10 mars à 19h / Théâtre de l'Odéon – Petit Odéon

Le boulevard périphérique d'Henry Bauchau, lecture par Olivier Py

Ce qui frappe dans ce nouveau roman d'Henry Bauchau, c'est qu'en quelques phrases il atteint le cœur des choses, glisse du souvenir vers une fiction assumée et trouve un splendide équilibre entre incertitude, spontanéité et maîtrise, sans que rien ne donne jamais l'impression d'un effort d'écriture, d'une gravité recherchée. L'auteur fait apparaître cette fois encore, et peut-être plus que jamais, un chemin de lumière pour l'esprit, un élan, un bondissement de joyeuse acceptation jusque dans la plus extrême mise à nu de la condition humaine.

À l'occasion des «30 ans d'Actes Sud»

Entrée libre sur réservation : present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

Projection

Lundi 14 janvier à 20h30 / Cinéma l'Arlequin

Capitaine Achab Avant-première

Après le *Moby Dick* d'Antonio Latella, un très beau long-métrage, révélation du dernier Festival de Locarno (Prix de la mise en scène, Prix de la critique internationale), offre au public de l'Odéon l'occasion d'aborder par une autre voie le mythe de la Baleine Blanche. Le deuxième film de Philippe Ramos, servi par une magnifique troupe d'acteurs (dont Denis Lavant, Dominique Blanc, Jean-François Stévenin, Carlo Brandt), forge son identité esthétique à partir d'un maëlstrom d'influences hétérogènes (du roman d'éducation au western, du cinéma muet au documentaire).

Offre réservée exclusivement aux abonnés

Rencontres

> Hors les murs

Samedi 2 février à 15h / Fnac Saint-Lazare

Daniel Auteuil et Jean-Pierre Vincent À l'occasion des représentations au Théâtre de l'Odéon de *L'École des femmes*, Jean-Pierre Vincent et Daniel Auteuil présenteront leur travail.



> Au bord du plateau

Mercredi 13 février / Théâtre de l'Odéon – Grande salle

L'École des femmes En présence de Jean-Pierre Vincent et de l'équipe artistique, à l'issue de la représentation.

Mercredi 20 février / Ateliers Berthier – Grande salle

La Petite Catherine de Heilbronn En présence de l'équipe artistique, à l'issue de la représentation.

Entrée libre. Renseignements 01 44 85 40 90 / servicerp@theatre-odeon.fr

Récital

Lundi 3 mars à 19h / Théâtre de l'Odéon – Grande salle

La Réserve de Russell Banks, lecture par l'auteur

Situé en 1936, sur les rives d'un lac des Adirondacks dans l'État de New-York, *La Réserve* est un roman psychologique, tendu comme un policier. Les différents protagonistes, chacun porteur d'une intime blessure, reçoivent d'autrui un éclairage dérangeant sur eux-mêmes et sur les ténèbres de leurs motivations, jusqu'à un final dangereusement proche des antichambres de la folie. Lecture exceptionnelle par l'auteur de romans comme *De beaux lendemains* ou *American darling*, ancien président du Parlement International des Écrivains.

À l'occasion des «30 ans d'Actes Sud»

Location 01 44 85 40 40 / theatre-odeon.fr / FNAC 0 892 68 36 22 (0,34€/mn) / fnac.com

Ouverture de la location le jeudi 7 février 2008 / Tarifs : 12€ - 10€ - 8€ - 5€ (séries 1, 2, 3, 4)

Atelier de la pensée

Samedi 9 février à 15h / Théâtre de l'Odéon – Grande salle

Vivre sans absolu ?

Rencontre animée par Laure Adler

À l'occasion du spectacle *La Petite Catherine de Heilbronn* d'Heinrich von Kleist, mis en scène par André Engel

Depuis Homère, et donc depuis les débuts de la tradition littéraire occidentale, la vie humaine se jauge et s'oriente d'après des valeurs clairement énonçables. Que ces valeurs soient celles du guerrier préférant une existence brève mais glorieuse ou celles du voyageur renonçant à l'immortalité pourvu qu'il puisse rentrer chez lui, elles impliquaient un choix net : Achille et Ulysse se déterminaient au sein d'un monde où les dieux avaient leur place. Mais depuis que le monde s'est désenchanté, laissant les mortels à leur interrogation, ce qu'on pourrait appeler la question biographique ne cesse de se poser à nouveau : sur cette plage de l'existence d'où le divin paraît s'être retiré, comment dessiner la courbe cohérente et pleine d'une vie humaine digne de ce nom, en l'absence de tout repère sûr permettant d'en tracer la trajectoire ?

Samedi 23 février à 15h / Théâtre de l'Odéon – Grande salle

Femmes empêchées : de la femme définie à la femme confinée

Rencontre animée par Laure Adler

À l'occasion du spectacle *L'École des femmes* de Molière, mis en scène par Jean-Pierre Vincent

La femme est avec l'enfant, le fou, l'animal, l'une des grandes figures dont «l'homme» a usé et abusé pour tenter de se définir par tout un jeu d'oppositions. Dans la plupart des cas, ces oppositions sont d'autant plus apparemment efficaces qu'elles se laissent appréhender sans difficulté : tout naturellement, avec une trompeuse évidence, la maturité adulte s'affirme contre l'immaturité enfantine ; la rationalité maîtresse de soi, contre la passion et les délires de l'aliénation ; le logos conscient de ses limites contre l'immanence instinctuelle. Or qu'en est-il ici de «la femme» ? Comment se construit l'opposition de genre, à partir de quels matériaux se fabrique l'identité sexuelle ? Mais surtout, par quelles voies se justifient les délimitations et les démarcations déterminant l'espace où confiner le sujet féminin, et comment ces frontières, dans tant de sociétés à travers l'histoire, en sont-elles venues à être coercitives, reléguant les femmes à un statut second, voire de seconde zone ?

Entrée libre sur réservation : present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44



Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon Paris 6^e
Métro Odéon / RER B Luxembourg

Ateliers Berthier

angle de la rue André Suarès
et du Bd Berthier Paris 17^e
Métro et RER C Porte de Clichy

Renseignements et location

- › Par téléphone : 01 44 85 40 40
du lundi au samedi de 11h à 18h30
- › Par internet : theatre-odeon.fr ;
fnac.com ; theatreonline.com
- › Au guichet du Théâtre de l'Odéon
du lundi au samedi de 11h à 18h

Toute correspondance est à adresser à

Odéon-Théâtre de l'Europe
2 rue Corneille - 75006 Paris

La bibliothèque du Théâtre est ouverte.

Vous pouvez y consulter archives,
ouvrages de théâtre, captations vidéo.
Accueil au 01 44 85 40 12
juliette.caron@theatre-odeon.fr

Contacts

- › Abonnement individuel,
moins de 26 ans et Carte Odéon :
01 44 85 40 38
abonnes@theatre-odeon.fr
- › Groupes d'amis, associations,
comités d'entreprise :
01 44 85 40 37 ou 40 88
collectivites@theatre-odeon.fr
- › Groupes scolaires, universitaires,
associations d'étudiants :
01 44 85 40 39 ou 40 33
scolaires@theatre-odeon.fr

Visitez notre site theatre-odeon.fr

Une librairie est à votre disposition
avant le spectacle.

Au bar du Théâtre de l'Odéon
et des Ateliers Berthier, 1h30 avant
le début de la représentation,
Trendy's vous propose une restauration légère.



Salles accessibles aux personnes à mobilité réduite,
nous prévenir impérativement au 01 44 85 40 37

Direction Olivier Py